

XYZ. La revue de la nouvelle

Une femme s'en va

Diane-Monique Daviau



Number 22, May–Summer 1990

Chambre à louer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1990). Une femme s'en va. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 4–12.

Une femme s'en va

Diane-Monique Daviau

Munich, l'aéroport grand ouvert sur le monde.

À l'heure où la ville peu à peu blanchit, une femme s'en va. Lorsqu'elle franchit la porte d'embarquement, personne ne lui envoie la main, personne ne s'essuie les yeux. Personne ne la regarde partir. Elle marche au milieu des gens, mais les gens sont entre eux et l'ignorent. Personne ne sait qu'elle s'en va, parce qu'ici personne ne la connaît. Pourtant, elle a vécu longtemps dans cette ville.

La femme qui s'en va n'a pas entendu son nom depuis des années et sursaute lorsqu'on le prononce en lui remettant son passeport: Michèle Trock. Quarante ans. Née à Montréal, Québec, au milieu du siècle. Seule depuis si longtemps.

Dans quelques heures, elle reverra sa famille quittée en pleine nuit, il y a près de quinze ans.



Il neige très fort en cette nuit de février 1976. On entend le vent gémir, hurler, et par la fenêtre de la chambre, Michèle Trock, qui n'arrive pas à dormir, voit s'amonceler la neige sur les trottoirs. Pendant des heures elle regarde les flocons tourbillonner dans l'obscurité. De temps à autre elle jette un coup d'œil vers le lit, comme si elle craignait que les idées folles et tumultueuses qui lui traversent l'esprit traversent aussi la chambre et troublent le sommeil de Louis. Mais Louis dort profondément et ne sait rien des pensées qui se bousculent dans la tête de Michèle.

La nuit, d'un bleu violacé dur et massif, s'allonge contre la neige, s'étire et s'agrippe à la maison, tient la femme, l'homme et les enfants ensemble, quatre fines inclusions sombres pailletées de rêves et de frayeurs, semblables à des moucheron profondément incrustés dans une pierre précieuse, troublant la matière de la nuit, sa transparence, sa continuité.

Repus de mille et une petites joies, Louis et ses filles dorment d'un sommeil de plomb et n'entendent rien de tout ce qui gémit

dehors dans le bleu glacé et menaçant de cette nuit de février. Mais Michèle, elle, tend l'oreille.

Dehors, au fin fond de la nuit, quelque chose l'appelle.

Cela a commencé tout de suite après qu'elle ait bordé les enfants. En leur racontant « Le Petit Poucet », déjà, elle sentait que quelque chose clochait. Sa voix sonnait faux, comme si ce n'était pas vraiment la sienne, et au fur et à mesure que le Petit Poucet s'enfonçait dans la forêt, Michèle Trock sentait qu'elle n'était pas à sa place dans cette chambre. Puis elle chercha non seulement le sens de cette lecture entre quatre murs vieux rose au chevet de deux petites filles appelées Annie et Marie, mais elle se demanda même avec une inquiétude grandissante si tout cela était bien réel : les lits, le livre, le Petit Poucet, les filles. Elle. Ici, maintenant. Et lorsque la tentation de répondre que tout cela n'était évidemment qu'un rêve devint irrépressible, elle s'accrocha, pour ne pas perdre la raison, à la première chose qui lui traversa l'esprit. C'était un souvenir, le souvenir le plus étrange qu'elle possédait, le souvenir d'une chose qui ne pouvait pas ne pas exister : un saphir fleur de lotus qu'à l'île de Sri-Lanka on appelle padparadshah et qu'elle était allée voir tous les jours au Victoria & Albert Museum pendant son long séjour à Londres, une pierre si belle qu'elle n'avait jamais pu l'oublier, lumineuse, d'un rose orangé comme elle n'en avait jamais vu, un rose orangé très fin qui l'avait émue au point de lui faire venir les larmes aux yeux.

Devant la porte la neige s'accumule, aussi brillante et aussi vraie qu'un saphir fleur de lotus, du moins c'est ce que Michèle Trock se répète en la regardant tomber. L'envie la tenaille pourtant d'aller la toucher pour vérifier qu'elle est froide. Réellement froide.

Quelque chose, dehors, l'attire, quelque chose qui semble plus vrai que cette chambre, cette maison où ce soir elle se sent une parfaite étrangère, plus vrai que Louis et les enfants, plus vrai qu'elle-même, peut-être.

La neige continue de tomber dans la nuit pendant que Michèle Trock se lève, enfle son manteau et ses bottes, ouvre la porte, marche dans la neige, en prend un peu dans ses mains, regarde au loin, se retourne, revient sur ses pas, rentre dans la maison, se glisse dans la chambre, prend son passeport et tout l'argent qu'elle trouve, ses cartes de crédit, un stylo qui traîne sur la table de chevet, une photo d'Annie qui traîne sur le bureau. Elle attrape au

passage sa montre et un foulard, sort et, sans refermer la porte derrière soi, elle marche vers le trottoir, bifurque vers la droite, prend le petit chemin que l'obscurité rend plein de pièges et s'en va.

Elle marche jusqu'à ce que le soleil se lève, elle prend ensuite le bus, achète dans une petite agence de voyage un billet d'avion pour Zurich, reprend le bus, boit du thé dans un café à Mirabel, s'endort quelques heures plus tard entre ciel et terre, atterrit, se rend dans une gare, prend un train au hasard et se retrouve seule dans une ville totalement inconnue, étonnée de se sentir apaisée et de ne pas douter un seul instant que cet endroit lui convient.

La lumière est douce comme le temps, les rues sont sèches et propres, et Michèle Trock oublie aussitôt qu'ailleurs l'hiver fait rage. Elle marche lentement, longtemps.

À la fin du jour, elle entre dans une librairie, achète un dictionnaire et cherche la traduction des mots « Chambre à louer ».



La logeuse, dès le premier instant, ne s'intéresse qu'à une chose: que la locataire n'ait pas l'habitude de fumer, car elle a peur du feu. Le reste lui importe peu, en autant qu'on lui paie la chambre sans retard chaque semaine. Elle ne cherche pas à savoir pourquoi Michèle Trock n'a ni bagages ni travail, ce qu'elle fera de ses journées et de sa vie à Munich si elle ne parle pas un mot d'allemand et comment elle paiera la chambre. L'important, c'est qu'elle la paie et qu'elle n'y fume pas. Le reste, c'est l'affaire de la police. Michèle Trock a rempli les formulaires, elle sera enregistrée auprès du bureau de déclaration de résidence. La vie privée des locataires, la logeuse ne s'en mêle pas. Ce qu'ils font là, ces reclus, ces perdus, ça les regarde *eux* et personne d'autre.

Dès le moment où elle met les pieds dans la chambre, Michèle Trock sait qu'elle ne pourra plus quitter cet endroit. Elle n'a plus de raison d'aller ailleurs. C'est là désormais qu'elle dormira, fera sa toilette, qu'elle se réfugiera lorsque dehors il fera trop chaud ou trop froid. Dans cette chambre refermée sur soi comme un bunker, elle pourra laisser libre cours à son angoisse, souffrir, pleurer, mourir à volonté. Suspendre ses pensées. Douter de l'existence. Ici, elle se sent dégagée de toute responsabilité obligeant à faire des choses qui sonnent faux. Aucune urgence. À moins d'être malade.

Et si elle est malade, elle descendra tout simplement dans la rue, s'allongera sur le trottoir et laissera les gens venir à elle. Elle sera sur leur chemin comme cette chambre s'est trouvée sur le sien.

Chambre: «Z-I-M-M-E-R», dit le dictionnaire. Un mot qui glisse, qui file et vous échappe.

Cette chambre au nom bizarre, on dirait qu'elle fut pensée expressément pour Michèle Trock, ou du moins pour une personne qui un jour — un soir, une nuit — se lève, ouvre la porte et s'en va. Ici, tout est vrai, ici elle est *vraiment* étrangère à tout: la chambre, les meubles, la maison, les gens, la ville, la vie, ici tout lui est étranger, ici tous les sentiments d'étrangeté sont non seulement permis, mais tout à fait normaux, ordinaires. De mise. Ils ont quelque chose d'apaisant, aussi.

Michèle Trock s'allonge, ferme les yeux, se recroqueville au milieu du lit étroit et dur et s'endort en ne pensant à rien.



Les semaines et les mois se relaient, neutres et fidèles comme les saisons qui passent. Un printemps, un autre printemps encore, des étés. Des saisons et des années qui se ressemblent comme des sœurs. Il lui arrive de penser aux enfants et à Louis, de pleurer un peu, mais comme on pleure en regardant un film triste. Et puis les images s'estompent, c'est fini, quelque chose de neutre et de vide prend la place, toute la place, et Michèle Trock s'endort ou s'en va marcher dans la ville, s'en va errer dans la grande gare de Munich, regarde les trains débarquer leur flot d'étrangers et en prendre aussitôt autant d'autres à bord. La vie est étrange.

Certains jours, les bancs des jardins publics, ornés d'oisifs, s'offrent à Michèle Trock comme des prolongements de la chambre rue Schack. Elle prend place au milieu des gens qui ne la chassent pas et ne lui ouvrent pas non plus les bras, totalement indifférents à sa présence, comme si cette personne-là ne faisait nullement partie de leur réalité. Invisible, Michèle Trock devient merveilleusement légère. Ce n'est plus grave que la vie ne soit que déjeuners de soleil, la vie c'est aussi tout cela, des gens qui vont et viennent, des gens qui ne bougent pas, des bancs immobiles et des chaises qu'on déplace, l'herbe sous le pied, des cacas de chien et des sacs à main, des foulards de toutes les couleurs, un stylo, une

photo, des souvenirs qui s'effritent, des maisons qui se ressemblent, des chambres à louer et des secrets, des pensées secrètes, des tiroirs secrets, des escaliers et des codes. Des mots, des gens, des lieux qui nous restent étrangers, même quand on se coule en eux, qu'on les fait entrer en soi. Foucades, toquades. Des visages et du café, la main qui s'ouvre, la main qui se ferme. Du temps qui passe. Des idées folles. Des choses qui n'existent pas. Ou si peu.



À Munich, en novembre, il fait parfois très froid. Michèle Trock, à partir des gelées d'automne, sort peu. Pour acheter quelques provisions, encaisser l'argent pour la chambre. Elle marche alors rapidement, s'empresse de regagner son refuge. D'ailleurs dans la chambre, coupée du monde, tout est plus facile. Elle ne risque pas d'effrayer les gens si le besoin lui vient soudain de toucher l'asphalte du trottoir pour s'assurer qu'il est bien réel.

Un jour, pourtant, quelque chose l'arrête en chemin. Une plainte. Une plainte qui ressemble à un pleur d'enfant. C'est de cette façon, exactement, que Marie se plaignait lorsqu'elle avait mal au ventre. Malgré le froid, Michèle Trock s'arrête et cherche du regard d'où peut venir ce gémissement étrange. Au pied d'un arbre elle découvre une clocharde. D'abord soulagée de ne pas trouver là Marie, cinq ans, perdue, malade, elle réalise bientôt que cette jeune fille pourrait effectivement être Marie. Marie, si elle vit toujours, a vieilli, elle aussi. Elle aurait, elle a vingt ans, elle aussi.

Michèle Trock passe son bras autour de la taille de la jeune fille qu'elle soulève comme si elle ne pesait qu'une plume, la traîne dans un bistrot, la nourrit, lui fait promettre de ne pas faire de bruit et l'amène dans sa chambre rue Schack, tout près de l'Arc de triomphe.

Un jour, avec Louis, il y a de cela très très longtemps, elle a vu sur les plateaux de Mongolie des milliers de petits œillets de Chine. C'était tout juste avant les grandes gelées d'automne. Serrées les unes contre les autres comme si elles avaient froid, les fleurs blanches et roses, avec leur cœur très sombre, formaient d'immenses tapis sur lesquels on avait envie de s'étendre et de dormir un peu.

Au troisième étage, rue Schack, Michèle Trock, sans parler, fait entrer la jeune fille dans la chambre, lui fait signe de prendre le lit,

cherche dans son dictionnaire le mot « dormir » et trace sur un bout de papier les lettres magiques: « S-C-H-L-A-F-E-N ». La jeune fille, aussitôt, laisse tomber les paupières et s'endort. Son visage, aux tons chauds et enluminés, stygmates de l'ivrognerie, reste tendu et amer pendant le sommeil.

Assise par terre dans un coin de la chambre, Michèle Trock regarde dormir la jeune fille. De temps en temps, elle jette un coup d'œil vers la fenêtre, car avec la nuit, la toute première neige de l'année s'est mise à tomber. C'est la première fois qu'il neige si tôt en novembre, du moins depuis qu'elle vit ici. Bientôt quinze ans, puisqu'elle aura demain quarante ans. Quinze ans en février.

Si Marie a vingt ans, Annie en a dix-huit...

Pourraient toutes les deux avoir des enfants. Alors elle, elle serait grand-mère. Louis serait grand-père. Louis, grand-père! Elle ne saura jamais si c'est vrai. Elle ne quittera jamais cette chambre. C'est beaucoup mieux ainsi, beaucoup mieux.

Lorsqu'il n'y aura plus d'argent dans son compte de banque, elle vendra des journaux, la nuit, comme le font les jeunes Turcs ou les Pakistanais. Ils tendent le journal, on leur tend la monnaie. Pas besoin de parler. Tout est simple, ici tout est simple.

La jeune fille s'agite dans son sommeil. Michèle Trock se lève, lui caresse les cheveux, replace la couverture. Regarde par la fenêtre. L'Arc de triomphe est tout illuminé. « S-I-E-G-E-S-T-O-R », c'est la traduction qu'en donne le dictionnaire. Mais il ne dit pas en souvenir de quel triomphe ce monument a été érigé.

Triomphe. Qui emploie ce mot-là?

Dans la vie, il y a des triomphes? Il y a aussi des gens qui un jour se lèvent et s'en vont. Parce que leur voix sonne faux et qu'ils ne savent pas ce qu'ils font là. Comme ils n'ont pas la force de *partir* pour vrai, ils se cachent et espèrent que ça passe. Ils se mettent à l'abri, brûlent leur argent s'ils en ont, s'en servent pour se protéger et protéger les autres contre soi.

Michèle Trock essuie ses joues, étend une couverture sur le plancher, s'enroule dedans, glisse lentement, lourdement dans le sommeil.

Elle ne voyait rien. De toute façon, elle ne voyait rien. Elle n'aurait pas pu sauver la jeune fille. Elle n'aurait même pas pu se sauver elle-même. Si les pompiers ne l'avaient pas trouvée tout de suite en travers de leur chemin lorsqu'ils ont enfoncé la porte, Michèle Trock serait elle aussi morte dans l'incendie. Elle ne savait même plus de quel côté se trouvait la sortie. Trop de fumée. Trop de flammes. Et puis cette douleur affreuse à la main qui finit par lui faire perdre conscience...

La jeune fille qu'on trouva recroquevillée dans le lit serrait dans sa main droite un briquet souvenir orné d'une fleur de lis.

Michèle Trock, elle, n'avait plus de main droite. Une poutre, en tombant, la lui avait arrachée.

On ignore encore ce qui s'est passé. On ne sait même pas vraiment qui est cette femme qui dit s'appeler Michèle Trock et qui est la jeune fille qu'elle hébergeait. On ne sait pas s'il s'agit vraiment d'un accident. On a ouvert une enquête, on cherche.

•

À l'hôpital, lorsqu'elle reprend conscience, elle a l'impression de sortir d'un très très long cauchemar.

Autour d'elle, on s'affaire. On lui parle dans une langue dont elle ne comprend pas un traître mot.

Alors Michèle Trock s'accroche. Pour ne pas retomber dans son rêve, elle s'accroche à sa vie et oblige ceux qui l'entourent à en faire autant. Sans cesse elle répète des noms, les seuls qu'elle connaisse vraiment: «Trock, Michèle Trock. Louis Trock.» Elle insiste: «Annie. Marie.» Ici, elle n'a plus rien. Plus de chambre, plus rien. Une main en moins. «Montréal, Québec.»

Elle ne veut plus voir la rue Schack. Elle veut partir, très très loin de l'endroit où elle a perdu sa main, très très loin, oublier, effacer. Elle veut s'en aller. Il doit bien y avoir une ambassade ou un consulat quelque part. Quelqu'un pour l'aider à clarifier la situation. Mettre de l'ordre dans tout cela. L'aider à rentrer, la sortir de cet enfer.

Elle veut rentrer, tout de suite, maintenant!

Comme une naufragée retrouvée sur une île déserte, Michèle Trock ne pense pas au temps qui a passé et voudrait revenir au

point de départ, intacte, et reprendre la vie là où, en une fraction de seconde, elle s'est déchirée un jour. Se retrouver à l'instant d'avant l'incroyable déchirure. Il faut appeler Louis, le mettre au courant. S'il ne veut pas la revoir, elle le laissera tranquille. D'ailleurs, elle prendra une chambre en rentrant à Montréal. À Montréal aussi il y a des chambres à louer. À Montréal aussi il y a des gens qui se retrouvent seuls.

S'il ne veut pas lui parler, elle lui écrira. Elle veut qu'il sache ce qui s'est passé, elle veut essayer d'expliquer. Même ce qui ne s'explique pas, elle tâchera de lui donner une forme, de le mettre en mots. Elle veut expliquer qu'elle n'a jamais voulu les abandonner, Louis et les filles. Elle n'est pas partie acheter des cigarettes pour ne plus jamais revenir à la maison... Elle a basculé, elle a été arrachée...

Elle a été arrachée, et c'est cela qu'elle voudrait expliquer, raconter. Juste pour qu'il sache. Que Louis sache vraiment ce qui s'est passé. En février 1976. Et pendant toutes les années qui ont suivi. Où, tout le temps, elle n'eut qu'un seul et même souhait, même pas un désir, rien qu'un vague souhait, celui de sortir du temps et d'entrer dans l'oubli total.

Maintenant que la douleur de vivre est revenue, plus grande que le sentiment d'irréalité, maintenant qu'elle est là, en chair et en os, avec une main en moins, Michèle Trock trouve qu'elle devrait se mettre à rire et entraîner tout le monde dans cet éclat de rire, car l'histoire est finie, une histoire triste qui, mon Dieu, ne finit pas si mal, et l'aventure est terminée, et lorsque l'aventure et l'histoire vont ensemble, c'est comme une chanson dont les paroles et la musique s'adonnent parfaitement, comme un couple qui va bien, qui commence bien et qui finit bien: c'est une chance inouïe dont il faut savoir profiter.



Dans une vaste salle vitrée, baignée de soleil, une femme, à Munich, attend le gigantesque Boeing qui la ramènera chez elle après quinze ans d'absence.

Le mari et les enfants, qui sont sa seule famille, l'attendent de l'autre côté de l'océan en buvant du café et encore du café. Ils n'ont pas dormi. Ils se sentent tout à l'envers. Ils ont beaucoup

pleuré, ces derniers jours. Parfois c'était la peine qui leur faisait venir les larmes aux yeux, parfois c'était la joie. Chaque fois c'était l'image de cette femme fragile. Qui les aimait, autrefois. Qui aurait eu besoin d'aide. Qui ne leur a pas donné la chance de l'aimer par-dessus tout. Mais qu'ils vont retrouver tout à l'heure et serrer dans leurs bras. Parce qu'une femme qu'on a aimée, après tout, ça ne se remplace pas comme ça. Parce que l'amour, quoi qu'on en dise, ça laisse des traces, ça crée des liens.

À Munich, dans la lumière et la douceur d'un automne que le foehn rend plein de surprises, la femme se lève. Dernier appel, embarquement immédiat. C'est ici qu'on laisse une partie de soi-même. C'est ça, la vie. On se retourne, on s'en va. Quand même, c'est fou ce que le cœur peut encaisser sans claquer ! On a le cœur qui bat à tout rompre et on s'en va tout de même comme si de rien n'était. Personne ne remarque quoi que ce soit, personne ne sait ce qu'on laisse derrière soi, personne ne se doute de ce qui nous attend. Un matin de novembre. Que rien ne distingue des autres.

Sauf qu'à Munich, dans la rue Schack, tout près de l'Arc de triomphe, ça ressemble davantage à un grand ménage de printemps : on nettoie, on repeint et on accroche à la porte une affiche qui dit quelque chose comme « Chambre à louer » ou « Maison à vendre », de loin, comme ça, quand on passe en taxi, c'est difficile de bien voir.

Dans l'avion, au-dessus de la rue Schack, la femme se penche et regarde par le hublot. De loin, on dirait que la femme sourit. Comme si elle était heureuse.

XYZ



« L'Ère nouvelle »

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

collection dirigée par Pierre Karch

à paraître (automne 1990)

Daniel Sernine	<i>Nuits blêmes</i>
André Carpentier	<i>De ma blessure atteint et autres détresses</i>
Diane-Monique Daviau	<i>Dernier Accrochage</i>
Daniel Gagnon	<i>Circumnavigatrice</i>